

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 9

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :

Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne

Pré-du-Marché, 7

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

Abonnement { Suisse, un an Fr. 6., six mois, Fr. 3.50
Étranger, port en sus.

Compte de chèques postaux II. 1160

Annonces { 30 centimes la ligne ou son espace.
Réclames, 50 centimes.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



ON CRANO GUIERRIE

Es su que noutrè sordà sant dâi rido guerrié et qu'ein a pas tant que pouant pidâ avoué. Quand lâi avâi la granta dyéra que l'a dourâ quasu l'âdzo de trâi caïon enseimbllo, faliâi vêre noutrè troupié quand revengnant de lâo camp. Cré double ! Rein que de lè vouâiti à pararde, ti âo mîmo pas, dèfelâ dein lè velâdzo, avoué lâo benne à bordon su la tîta et lo pétâiru prê à fêre fêre, lâi a pas ! On sè desai que lè Suisse dâo canton de Vaud sant tot parâi dâi rido crâno luron. N'è pas dâi dzein que faut cresenâ, allâ pi ! Et pu ni lè tou-senâ, âo bin lè z'annessi ! Ne sant pas quemet elliaò petit tsin, que sant adâi dzappâ et à montrâ lè deint, mâ que bioasant jamé. Leu, lè quemet elliaò gros dogue, dâi Médor âo Sultan, que l'âovrant lo mor rein que po moodre et que lo elliousant pas dèvant que la morsa sâi arrevâie. L'è dein crâno guerrié, noutrè militéro. Rein ne lè z'épouâire que lè petit bocon à trâbilia et lè botolhie pas prâo grante.

Mâ, de ti elliaò cocardié ein a jamé min zu que l'ausse atant de corâdzo et de radze que ellî qu'on lâi desai lo Zéroïque. L'etâi de pè La Coûta, lo pâi de elliaò que se laissant pas dere morpion devant lè dzein. Clli Zéroïque amâve tant lo militéro que droumessâi avoué son kiépi et sa cheintere. Quand la guerra l'è arrevâie, ein quatoозe, l'a èta lo premi équipâ. Faillâi lo vère dein lo velâdzo ! L'etâi veretabliameint biau avoué sè get que vo bombardâvant d'êpêlue. Desai lî-mimo :

— Quand l'è que mè vouâito âo meriâo, mè fé pouâro à mè-mîmo !

Sa mère lâi desai dèvant que parte po ellia mobilisachon :

— Te sâ, Frède ! — Frède, l'etâi son petit nom ; Zéroïque l'etâi on nom sobriquet. — Te sâ, Frède ! se sè battant, t'ein mécillie pas !

— Na râva ! que repondâi Frède. Vu tyâ ti lè z'ennemi omètè dautrâi coup !

Sa mère lâi desai oncora :

— Preind omète elliaò duve pâ de tsausse. Fâ bon ein avâi on pâ de retsandze po se dâi iâdzo on è moû de tsaud.

— Quaise-tè mère qu'ein vu preindre doû pâ ! Quand l'è qu'on pâ l'âra èta crebliâ de balle que mè foudrà-te betâ quand revindri !

L'è cein qu'etâi dâi guerrié que l'arant fotu 'a rida dèdzalâi à z'estafie que l'arant voliu sè battre avoué leu ! — *Marc à Louis.*

Son désir. — Je commence à croire que ma femme ne me dit pas la vérité.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que chaque semaine elle menace de retourner chez sa mère, mais elle ne l'a pas encore fait jusqu'à présent.

Logique. — Madame (en train d'engager une nouvelle cuisinière) : Pourquoi avez-vous quitté votre dernière place ?

— Vous êtes bien curieuse, Madame. Vous ai-je demandé pourquoi votre dernière cuisinière vous a quittée ?

L'HISTOIRE DU GARS QUI OBÉIT
AU DOIGT ET À L'OEIL

EANTON est entré avec son compagnon dans l'auberge de la mère Palier. Il boit doucement son petit vin en faisant claquer la langue ; il ne connaît plus que ce plaisir. Il ferme à demi les yeux et raconte :

— Il y avait un garçon, Jacques Tourneboule qu'il s'appelait. Il avait trois brettes (vaches) et pas grand'chose pour les nourrir. Sa femme Mariette lui dit :

— Faut acheter un peu de foin.

— J'y vais, ma femme.

Il achète du foin et trouve deux épingle sur le chemin. Il y voyait clair comme un coq ; il les ramasse et les pique dans le foin. Une fois à la maison, il les cherche et cherche, chercheras-tu. Ça l'ennuyait, il voulait rien laisser perdre.

— Qu'est-ce que tu cherches, innocent ? Deux épingles ? Fallait les piquer au col de ta blouse.

Peu après, il va querir une règle d'airaire chez le forgeron. Comme il avait bonne mémoire, il pensa : « Cette fois j'écouterai Mariette », et il fit passer la règle dans la boutonnière de sa blouse. Quand il revint, elle était toute déchirée. Sa femme tapa du pied :

— Que tu es sot ! Fallait la mettre sur ton épaulé !

— Ne te fâche pas, m'amour, mon petit ange, je ferai comme ça la prochaine fois.

Tourneboule, huit jours après, va à la foire pour acheter un cuvier. Notre ami en achète un beau, le perche sur son échine en le tenant par le robinet ; et il s'en revient comme ça, tout fier. Les enfants qu'il rencontrait lui tiraien la langue, mais il était bien content tout de même. Ce n'était pas commode de porter comme ça, longtemps, un cuvier. Tourneboule butte contre une pierre, tombe avec le cuvier qui se casse en plusieurs morceaux. Il se relève et, comme il était très entêté, il tenait toujours le robinet dans sa main, et il se disait : « Ma femme aura le robinet du cuvier, elle pleurera moins. » Du plus loin qu'elle l'aperçut, elle lui cria :

— Tu finiras par devenir tout à fait innocent ! Fallait prendre un linceul de lit et mettre le cuvier dedans, nouer le drap dessus aux quatre coins et tu aurais passé par dessous une barre de bois ; notre voisin Riffaud, qui était allé à la foire, aurait pu t'aider à le porter. Il ne serait pas cassé.

— Mon ange, mon petit canard, je t'écouterai une autre fois !

La semaine d'après, il revient à la foire, il achète une toute petite brette : « Cette fois, je sais bien comment faire, ma mignonne sera contente ». Il prend un drap de lit de bon chanvre, passe sous le bedon de la vache, noue les quatre coins, glisse une forte perche dessous et, avec son voisin Riffaud, il porte la vache qui n'avait jamais été si heureuse. Elle était petite, mais lourde quand même. Ils étaient « esquintés » quand ils arrivèrent à la maison. Mais la carne se mit à bramer, et un taureau qui paissait dans un pré sauta le buisson et fonça sur elle. Nos deux gars eurent grand'peur et laissèrent tomber la petite brette qui se cassa une jambe.

— Qu'as-tu fait encore ! hurla Mariette. Tu es plus fou qu'une vieille chouette au soleil ! Cette

vache n'est plus bonne qu'au boucher !

— Mais mon petit lapin, qu'est-ce que tu as, rouge de colère comme ça ? Je fais toujours ce que tu me dis et ça te plaît jamais. C'est moi qui vais me fâcher !

— Fallait attacher une corde aux cornes de la vache. Elle aurait suivi sur ses quatre pattes.

Un mois après, Tourneboule qui était patient comme un ange, revint à la foire ; il passa devant la boutique de Jean Cissac. Il pensa : « Tiens, j'ai besoin d'une cruche. » Il en acheta une en grès. « C'est ma femme qui sera contente ; elle n'a qu'un malheureux seau de bois, trop lourd pour sa petite main. Je la mettrai pas dans un drap cette fois. » Il passe une ficelle dans l'anse et la fait tourner derrière lui. La cruche s'ébrécha et sonnait sur les cailloux : toc, toc. Bien-tôt, il ne resta plus que l'anse après la ficelle. Tourneboule avait fait comme sa femme lui avait dit de faire ; il était bien tranquille, mais sa femme n'était pas aussi tranquille que lui, et elle se mit à crier sa rage :

— Je deviens folle ! Tu resteras à la maison et moi je m'occuperai des affaires. Un âne est plus fin que toi. Ce soir, tu feras le levain, tu soigneras la truie.

— Je veux bien, mon petit chevreau, mon oisin, mais pour ça, où faut-il aller ?

— La fontaine est à côté ; elle est pas faite seulement pour les chiens !

Et elle s'en va. Tourneboule se dit : « Je vais préparer le levain. » Notre dégourdi, sans malice, prend un sac de farine, le porte à la fontaine, le vide dans l'eau et remue avec un bâton. Il remue pendant une heure et son nez remuait aussi ; le levain ne prenait pas. « Malheur qu'il dit, puisque le levain ne veut pas prendre, faut pas que la farine se perde ! Je vais faire boire ça à la truie : « Guéri ! Guéri ! » Elle s'amène, mais elle ne voulait pas dévaler dans la fontaine. « Diabol de bête, hurle Tourneboule, tu sais pas ce qui est bon ! Je vais te l'apprendre ! » Il la saisit à pleins bras et lui fourre le groin dans l'eau. Il voulait faire de force son bonheur. Elle n'était pas contente, elle criait et se débattait. Brave musique ! Tourneboule criait plus fort qu'elle : « Bois, ma petite mère... bois le dessus et le fond, ça te fera du bien. » Il ferma sur elle la porte de la fontaine. Comme ça, il serait tranquille un petit moment. Sa femme revint, soulève le couvercle de la huche, pas de levain ; elle va à l'établi des porcs, pas de truie :

— Où est la truie ? demanda-t-elle pâle comme un linge.

— Oh ! ne te tracasses pas, elle boit dans la fontaine.

Elle y court, trouve la truie, qui avait bu son saoul, noyée. Elle s'arrache les cheveux :

— Ah ! je m'en vais chez mes parents ! Tu me rendrais folle ! Tu me mettrais sur la paille ! Et elle s'en alla.

Depuis ce temps, le pauvre Tourneboule dit aux jouvenceaux qui pensent au mariage :

— Mes amis, n'écoutez pas trop votre femme. Plus vous ferez ce qu'elle commande de faire, plus elle sera en rage contre vous. Faites le contraire de ce qu'elle vous dira. Si elle vous présente le bout du nez, prenez-la par le chignon. Comme ça, elle ne se fâchera jamais. »

Charles Sylvestre.